

Préface

En cette année 2016, la Seine à Paris connaît une double actualité. La crue du mois de juin a été l'occasion pour les Parisiens de redécouvrir leur fleuve, puissant élément naturel dans une ville dont la modernité est vantée depuis le début du xx^e siècle. Alors que son niveau dépasse les 6 mètres – bien loin des 8,62 mètres de 1910 –, la Seine plonge les pouvoirs publics dans l'urgence au regard de prévisions toujours délicates. Face à l'inondation, une solidarité active permet de parer aux pénuries techniques, obligeant la société parisienne à renouer avec des pratiques révolues, venues d'une époque où la Seine était un haut lieu parisien. Un fleuve qui gommait la distance sociale puisqu'il était indispensable à tous, un fleuve qui aujourd'hui encore reste une menace pour tous en cas de crue. Second motif de son actualité, la reconquête des berges au profit des habitants est désormais inscrite dans la politique municipale, et elle franchira une nouvelle étape cet été avec la piétonisation définitive de la voie sur berge rive droite entre le quai Henri IV et les Tuileries. On pourra alors traverser Paris à pied le long de la Seine, depuis le bassin de l'Arsenal jusqu'à la tour Eiffel. La disparition de la circulation automobile scelle la restitution du fleuve aux piétons et la possibilité de rétablir des appropriations anciennes. C'est du moins la volonté affichée de la municipalité – notamment avec l'initiative « Réinventer la Seine¹ » – qui a fait de ce retournement de la capitale vers son fleuve un véritable enjeu politique. Nouvelles passerelles, jardins flottants, ouverture des lieux publics vers le front fluvial, la Seine redeviendrait un lieu majeur de la vie citadine grâce à ces expériences individuelles ou collectives.

1. Voir le site de « l'appel à projets innovants "Réinventer la Seine" [ayant] pour objet la sélection de projets en lien avec la Seine et les canaux en vue de leur réalisation concrète à court terme sur le territoire de l'Axe Seine, constitué des métropoles de Paris, Rouen et Le Havre » : www.reinventerlaseine.fr (consulté le 18 juillet 2016).

Faut-il y voir un retour au XVIII^e siècle, moment où le milieu urbain commençait à être décrié – un « gouffre humain » disait Jean-Jacques Rousseau, flâneur de la capitale – et que le fleuve assurait la présence de la nature en ville ? Aujourd'hui, l'exigence écologique a conduit à la redécouverte de la Seine, un bien précieux qui traverse Paris d'est en ouest. Le plaisir de la promenade, la beauté de la perspective sur l'enfilade des ponts, sa monumentalité héritée d'une sédimentation dont chaque témoin illustre un épisode de l'histoire de Paris, qui souvent se confond avec celle de la France. La Seine est un grand livre d'histoire, vivant et coloré. Mais la Seine en ce début du XXI^e siècle peut aussi retrouver son rôle nourricier : les matériaux de construction n'ont jamais cessé de parvenir à Paris par le fleuve et les marchandises de tout genre recommencent à débarquer sur les quais de Paris, bientôt délivrés des voies sur berges qui ont répondu à la fin des années 1960 à l'impératif de livrer la ville à la voiture comme garantie de développement économique. La Seine procure également une voie triomphale pour quitter ou gagner la capitale et elle jouera un rôle de trait d'union entre les communes du Grand Paris installées sur son cours, créant une solidarité fluviale inestimable. Ainsi, s'il n'est pas question de remonter au XVIII^e siècle selon une vision passéiste, il s'agit plutôt de réconcilier tous les Parisiens et les Parisiennes avec un fleuve bienfaiteur et familier qui les accueillait à tout moment de la journée.

Ce site majeur de la capitale est au cœur de *La trace du fleuve*, travail historique élaboré il y a vingt ans restituant les relations intimes entre la population parisienne et la Seine, pourvoyeuse des besoins les plus élémentaires. Cette description des pratiques urbaines avait pour finalité de rendre à cet espace son épaisseur sociale pour mieux en comprendre la mutation entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. Écartant l'explication strictement politique ou technique, il s'agissait de peser le poids urbain de la Seine à la mesure de la multiplicité d'enjeux et d'intérêts qui s'y inscrivaient. Et c'est tout autant les relations entre les Parisiens et leur fleuve que le rôle de la Seine dans les conflits politiques qui éclairent la dynamique affectant le fleuve à partir de 1750. D'une part, les usages sédentaires garants d'un lien fort avec les Parisiens sont progressivement évincés, d'autre part, le prévôt des marchands – symbole de l'autonomie parisienne depuis Étienne Marcel – s'épuise à défendre son dernier terrain de légitimité face aux entreprises de la monarchie qui a toujours considéré l'aménagement de la capitale – et notamment celui du fleuve – comme partie prenante de ses prérogatives. La Seine offre donc l'occasion d'articuler une analyse du social ancrée dans un territoire avec ce qui fait la singularité de Paris, une ville capitale dont l'histoire se confond bien souvent avec celle du pays. Restituer l'épaisseur urbaine de Paris, montrer la diversité de sa société, tenir compte des chevauchements de compétences politiques, le livre tente de tisser entre eux tous ces fils qui sont autant de dimensions de la capitale et qui suscitent

de perpétuelles querelles entre les pouvoirs soucieux de justifier leur action sur le terrain parisien. N'a-t-on pas encore vu, en 2012, le maire de Paris et le Premier ministre, se livrer une « guerre larvée² » à propos de la piétonisation des berges sur la rive gauche ?

Observer le changement urbain

Au cœur de l'étude réside le souci de comprendre comment un espace urbain se transforme, question qui a déterminé les bornes chronologiques de *La trace du fleuve*, en rupture avec les scansionnements académiques. Bernard Lepetit a encadré la thèse qui est à l'origine de ce livre, et il voyait dans ce travail l'opportunité de renoncer à une histoire totale en appliquant à un territoire restreint les analyses élaborées dans son ouvrage sur les villes modernes³ : se dessaisir des catégories « naturelles » fondées sur des séries d'indicateurs structurels au profit d'une approche processuelle ; choisir une échelle d'analyse qui permet de poser des questions susceptibles d'élucider le changement de la ville, c'est-à-dire son inscription – et celle de ses habitants – dans le temps ; mettre en œuvre un double travail de construction grâce à une attention renforcée à l'égard des pratiques des acteurs et en donnant à voir l'élaboration expérimentale de l'objet ; postuler la porosité entre les catégories des acteurs et celles du chercheur ; rapporter à l'espace les différents aspects de la vie citadine ; prendre en compte les décalages temporels entre le social et le matériel qui remettent en cause l'idée reçue d'une relation unilinéaire entre un usage et le lieu qui l'accueille ; guetter, enfin, les processus de réaffectation des espaces urbains comme indicateurs de leur dynamique en leur accordant une forme d'autonomie par rapport aux rythmes imposés par le politique.

Une histoire des pratiques⁴ susceptible de restituer la mise en mouvement d'un espace urbain ne se concevait pas sans une immersion dans une grande quantité d'archives afin d'embrasser la pluralité des intérêts inscrits sur les berges du fleuve, qui fondent la singularité de l'espace fluvial. Jean-Daniel Pariset, conservateur général du patrimoine, à qui je dois cette belle idée d'avoir travaillé en historienne sur la Seine, m'aiguilla vers un fonds du service de l'inspection de la navigation né au début du XIX^e siècle. Et ce voyage dans les archives, articulé à la question du changement urbain, me fit remonter jusqu'au XVIII^e siècle, moment de la plus grande vitalité du fleuve dans la ville, avant l'amorce d'une

2. Béatrice Jérôme, « Bertrand Delanoë et François Fillon se livrent une guerre larvée à Paris », *Le Monde*, 19 janvier 2012.

3. Bernard Lepetit, *Les villes dans la France moderne. 1740-1840*, Paris, Albin Michel (coll. « L'évolution de l'humanité »), 1988.

4. Francis Chateauraynaud et Yves Cohen (eds.), *Histoires pragmatiques*, Paris, Éditions de l'EHESS (coll. « Raisons pratiques »), 2016.

perte d'influence dont il fallait identifier les motifs. Parce qu'aucune série d'archives ne permettait de répondre à la question, le pari était bien d'agencer l'éclatement du matériau archivistique et la nécessité de considérer la pluralité des acteurs, quel que soit leur niveau de revenu, leur capacité politique ou leur accès à la culture. Dans le sillage de Jean-Claude Perrot, Bernard Lepetit écrit : « La ville, ainsi, n'a pas de nature propre : elle relève tout entière du social dont elle est comme une "scorie"⁵. » Et il en souligne l'une des conséquences méthodologiques : « La primauté et l'évidence de l'archive sont remises en cause au profit de l'identification et de la construction d'un objet⁶. » Telle est la finalité de *La trace du fleuve*, montrer de conserve que son objet existe au moment de l'observation, le Paris du XVIII^e siècle, et constater les mécanismes sociaux de sa dévitalisation progressive.

Le rapport à l'espace : expériences fluviales et histoire sociale

En épousant cette démarche, on constate que l'espace est doté d'un fort pouvoir expérimental. C'est en rapportant à l'espace fluvial les conduites et les choix revendiqués par les acteurs que s'éclaire la dynamique enclenchée au milieu du XVIII^e siècle sur la Seine. Aux plaintes des teinturiers et des tripiers qui ne conçoivent pas de quitter le cœur de Paris s'opposent les ambitions du roi et des ingénieurs d'ériger le fleuve en vecteur de la puissance nationale, tandis que le prévôt des marchands tente coûte que coûte de défendre le pré carré de son autorité. Ces argumentaires sont examinés pour comprendre la ressource de légitimation qu'offre le fleuve à chacun – qu'il s'agisse de pouvoir politique, d'activité économique traditionnelle ou de reconnaissance intellectuelle – mais ils fournissent aussi un formidable matériau pour décrire l'intense vie sociale installée sur la Seine au XVIII^e siècle. Ainsi, l'importance urbaine de la Seine n'est pas postulée *a priori*, elle découle en effet de la description conjuguée des configurations sociales qui règnent sur le fleuve (déchireurs de bateaux, bateaux à lessive, meuniers, habitants des ponts), de son poids économique dans l'arrivée et la distribution des marchandises et de la menace permanente qu'il impose à la population, menace qui suscite à la fois la peur et la mobilisation des milieux scientifiques pour comprendre et maîtriser le phénomène des crues. Solidarités, centralité économique, péril majeur dessinent un canevas qui organise le

5. B. Lepetit, « La ville moderne en France, essai d'histoire immédiate », dans Jean-Louis Biget et Jean-Claude Hervé (eds.), *Panoramas urbains. Situation de l'histoire des villes*, Paris, ENS Éditions (coll. « Sociétés, espaces, temps »), Fontenay-aux-Roses, Saint-Cloud, 1995, p. 178.

6. *Ibid.*

fourmillement des pratiques sociales installées sur la Seine. Elles sont enserrées dans des règlements et des contraintes forgés au fil des siècles, et la particularité du XVIII^e siècle – qui a servi d’indice pour fixer le moment d’observation – est la tension grandissante entre respect des normes et tentatives d’en renégocier les termes.

À cet égard, l’économie du livre repose sur une exigence : prendre dans le même filet la vie quotidienne du plus grand nombre des habitants et ses modes de régulation conflictuels entre le roi de France – tout puissant à propos de l’urbanisme parisien – et le prévôt des marchands dont la légitimité est fortement ancrée sur le fleuve. Le jeu entre ces deux versants de l’enquête produit un bon angle d’analyse de la société d’Ancien Régime, échappant au risque de l’anachronisme.

La manière de définir l’usager du fleuve ou le concepteur de projets d’aménagement ne tient que rarement compte de son niveau de revenus ou de sa puissance politique, et ce sont plutôt le mode de relation qu’il établit avec la Seine, les intérêts qu’il y déploie et les interactions qui s’établissent entre eux tous qui alimentent la dynamique décrite. Ainsi, une pratique sociale comme le bain, une pratique économique comme la gestion d’un bateau à lessive ou la commercialisation des produits débarqués, la quête de consommations quotidiennes sur le fleuve, toutes ces pratiques dessinent un cercle d’acteurs dont le point commun ressortit davantage à une expérience vécue sur le fleuve qu’à un statut social présumé. La solidarité entre eux – alors qu’ils peuvent avoir un pouvoir d’achat ou un niveau d’instruction fort différents – repose sur un destin partagé sur la Seine. Plus « volatile » qu’un compartimentage du social fondé sur les critères socio-économiques – qu’ils soient du XXI^e siècle ou du XVIII^e siècle –, cette manière de forger les distinctions répond au double objectif que nous nous sommes fixé : construire un objet historique tout en analysant sa transformation.

La variation contrôlée de l’échelle – garante d’une démarche réflexive – appréhende les relations sociales autour du fleuve à la manière d’un kaléidoscope dont les images successives rassemblent les mêmes éléments du social mais dans un agencement différent : les acteurs sont ainsi saisis sur les bords de Seine selon la pratique qui les engage au moment où l’enquête se déploie. Le livre tente donc de rendre compte de la grande complexité des alliances et des conflits qui se font et se défont à son propos.

Tour à tour les berges, le bassin, le port ou le pont, mais aussi le bassin hydrographique de la Seine, la généralité de Paris, la Seine dans sa traversée de la capitale sont les lieux explorés par *La trace du fleuve*, comme autant d’occasions de saisir les frottements du jeu social. La Seine offre une autre opportunité à l’histoire de la ville : échapper à des découpages de l’espace souvent artificiels, qui sont des catégories administratives très prégnantes dans les sources mais qui ne restituent pas la manière dont les Parisiens et les Parisiennes pratiquaient

leur espace quotidien. Lieu attractif producteur de solidarités, le fleuve n'est pas réductible à un « quartier » au sens où il est largement utilisé en histoire urbaine, sans toujours être réellement défini en tant que catégorie analytique. C'est un premier écueil évité. Par ailleurs, comme il traverse la ville d'est en ouest, il opère une coupe dans le matériau social parisien, déjà polarisé au XVIII^e siècle entre un est laborieux et un ouest cossu. Il est alors possible d'embrasser toute la métropole sans que l'analyse ne se perde dans un niveau de généralité déconnecté du souci d'administrer la preuve, travers inhérent au double statut de Paris, ville et capitale.

Une histoire des vainqueurs ?

Ce livre prend acte de la perte d'influence de la Seine dans Paris, conformément aux souhaits des décideurs du XVIII^e siècle : roi, prévôt des marchands, échevins, ingénieurs, architectes, hommes de lettres, avocats, médecins – ces hommes qui fabriquent la « ville moderne » que Jean-Claude Perrot a étudiée à Caen⁷. Ces « vainqueurs » ont imposé une manière de changer la ville, en mettant au ban les paroles alternatives et en assignant une grille analytique aux historiens – et aux sciences sociales en général – quand ils abordent le fait urbain par les politiques publiques ou, plus récemment, par la question de la concertation.

Est-ce pour autant une histoire des vainqueurs ? On peut aisément affirmer le contraire puisque chemin faisant, j'ai sans cesse montré la confrontation entre ces vainqueurs – dont la voix porte haut et fort dans les archives – et les Parisiens installés sur le fleuve à quelque titre que ce soit. La décision d'aménagement qui s'accompagne d'un évidement social de la Seine n'est pas analysée comme un discours mais bien comme une logique sociale qui s'affronte à d'autres. Telle était la portée de ce travail : décrire localement des conflits que l'on attribue à la volonté de rationalisation ou de modernisation, inscrire dans le territoire parisien des intérêts contradictoires qui sont le moteur de sa mise en mouvement. L'enquête a mis en valeur la fonctionnalisation progressive d'un espace urbain au détriment du foisonnement des pratiques anciennes, et souligné l'intérêt d'une approche par le bas de processus historiographiquement corrélés à des décisions politiques extérieures à l'espace considéré.

En effet, au cœur de cette démarche, se niche une attention particulière pour les conflits qui se nouent entre les différents protagonistes envisagés, conflits qui exacerbent et fixent dans les archives des attentes et des significations complexes qui demandent à être lues à partir d'une grille d'analyse qui ne soit pas exogène à

7. Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIII^e siècle*, 4 vol., Paris, Éditions de l'EHESS (coll. « Les réimpressions »), 2001 [reprod. en fac-sim. de l'éd. de 1975].

l'objet étudié. Tout en étant sensible au lieu d'énonciation de chacune des paroles et aux différents registres auxquels elles appartiennent – politique, économique, scientifique, esthétique –, aucune hiérarchie n'a été fixée *a priori* puisque chacune d'elle a le pouvoir de donner du sens à l'objet en construction, en l'occurrence l'espace urbain considéré.

Parce qu'il est indispensable au plus grand nombre, parce qu'il devient au milieu du XVIII^e siècle un territoire conflictuel et parce qu'il est remis en cause dans son rôle nourricier ancestral, le fleuve est lentement assujéti à la vision fonctionnaliste de ceux que l'on est tenté d'appeler les vainqueurs, ceux dont les objectifs l'ont emporté, vision qui a produit le fleuve que nous connaissons aujourd'hui. Mais l'enquête maintient en permanence la distance avec cette issue que tout le monde ignorait alors, et elle s'attache à restituer tous les scénarios exposés par la grande diversité des gens de la Seine. Faut-il y voir une tentative d'histoire contrefactuelle? Je n'ai fait, me semble-t-il, que respecter le cahier des charges imposé à l'historien soucieux de construire son objet: multiplier les sources et les croiser afin d'échapper à la domination de ceux que l'on rencontre le plus souvent et le plus aisément dans les dossiers d'archives. Le débat autour de l'histoire contrefactuelle semble avoir perdu de vue cette évidence du travail historien: « d'une part, l'histoire doit s'occuper de ce qui est advenu, non de ce qui n'a pas eu lieu; d'autre part, le réel est suffisamment riche pour qu'il soit utile de chercher d'autres versions⁸ », proclament ses détracteurs. Mais n'advient-il pas que ce que l'historien construit? Qu'est-ce que ce « réel » confronté à « d'autres versions »? L'historien ne cherche pas à comprendre comment est advenu ce qui est advenu mais plutôt à décrire le rapport de forces qui a présidé au changement urbain: l'histoire sociale y puise sa consistance et sa valeur heuristique. Cette « histoire virtuelle », comme elle est appelée, serait une arme de guerre contre les déterminismes. Mais ne faut-il pas sortir d'un débat polarisé par la recherche des causalités au profit d'une description du social qui identifie dans l'affrontement spatialisé le moteur du changement?

L'historien n'envisage pas les acteurs selon des hiérarchies extérieures au questionnement mais il reconstruit des configurations sociales qui s'opposent sur le terrain étudié, ici la Seine, en leur attribuant la même valeur sans tenir compte de la « fin de l'histoire » que personne ne connaît au moment où elles se fabriquent et s'expriment. Les vainqueurs l'ont emporté, certes, mais cette issue ne doit pas déterminer les modalités d'analyse du jeu social ni occulter la richesse des registres argumentatifs et des répertoires d'actions construits au fil de la période étudiée. C'est l'observation située de ces pratiques de tous ordres

8. Quentin Deluermoz et Pierre Singaravéλου, « Explorer le champ des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus en histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 59, n° 3, 2012, p. 70-75, ici p. 76.

(dans le temps et dans l'espace) qui permet de construire l'objet – la Seine de 1750 à 1850 –, une séquence qui va du moment de l'extrême conflictualité dont les expressions vivantes sont les appropriations divergentes du fleuve entre lieu de vie ou lieu de circulation, à un moment de relative résolution des conflits, où les vainqueurs semblent l'avoir emporté sans que cela veuille dire qu'ils ont été isolés et seuls dans le processus observé.

Le fonctionnalisme qui s'est emparé des rives de la Seine a dépossédé les citadins de leur espace de vie, de leur capacité à fabriquer de la ville en proscrivant leur parole comme leur mode de vie. À ce titre, *La trace du fleuve* décrit une « politique publique » à forte tonalité idéologique, une grille de lecture de la ville qui s'est imposée pour deux siècles, enfermant les historiens dans les catégories des vainqueurs. Simona Cerutti propose une lecture de l'*history from below* comme « une histoire “en d'autres termes” qui s'efforce de restituer les voies qui n'ont pas été parcourues et qui ont perdu la bataille pour leur légitimité⁹ ». Mon livre reprend à son compte cette conviction, voulant démontrer toute la valeur heuristique d'une exposition de l'éventail des possibles, un choix scientifique qui ne doit rien au mode d'écriture de l'histoire ni à son mode de narration.

La logique qui l'emporte sur le fleuve au milieu des années 1850 est celle des ingénieurs des Ponts et chaussées et du pouvoir préfectoral. Étrangère aux attentes des Parisiens, elle aurait pu – comme nous l'avons fait pour le XVIII^e siècle – être confrontée avec d'autres scénarios et d'autres configurations sociales portées par ceux dont la voix a disparu des bords du fleuve. Issu d'une thèse, cet ouvrage obéit toutefois à des contingences matérielles et temporelles qui m'ont obligée à limiter les investigations. On aurait aimé approfondir l'enquête sur les résistances qui ont perduré tout au long du XIX^e siècle. Il aurait fallu diversifier les approches du nouveau rôle du fleuve dans la ville à partir de 1850 alors que le chemin de fer devenait omniprésent dans la vie parisienne et que l'eau ne tarderait pas à être installée dans toutes les maisons : en quoi la relation des Parisiens à la Seine se modifie-t-elle ? Quels nouveaux usages inventent-ils ? J'ai montré que les édiles parisiens, préoccupés par le glissement de la population vers le nord de la capitale, multiplient les projets à partir de 1840 pour réinstaller un cœur commercial sur la Seine, notamment avec les nombreux projets pour installer les halles à proximité du fleuve¹⁰. Mais ici encore, ce sont les vainqueurs que l'on entend, et l'enquête reste à faire sur ces contre-propositions que n'ont pas manqué de faire les Parisiens.

9. Simona Cerutti, « *Who is below ?* E.P. Thompson, historien des sociétés modernes : une relecture », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 70, n° 4, 2015, p. 931-955, ici p. 950.

10. Isabelle Backouche, « Projets urbains et mémoire du fleuve (1840-1853) », dans Karen Bowie (ed.), *La modernité avant Haussmann. Formes de l'espace urbain à Paris, 1801-1853*, Paris, Éditions Recherches, 2001, p. 110-122.

Une histoire de Paris renouvelée

Expériences fluviales, rapport à l'espace fluvial, cette double modalité pour décrire le social répondait aussi à la volonté d'administrer la preuve en échappant aux généralités qui frappent l'histoire de Paris. Parce que la ville est devenue la capitale d'un État fortement centralisé, elle souffre d'une approche où le politique l'emporte, les voix de ceux qui gouvernent couvrant celles des habitants de tout rang. Ainsi, la figure du baron Haussmann – construite par l'intéressé dans ses volumineux *Mémoires*¹¹ – brille dans la production des sciences sociales sur Paris. Figure incontournable, Haussmann serait précurseur puisqu'il aurait inventé la ville conformée aux besoins de la circulation, aux impératifs de l'hygiène, aux exigences d'offrir un espace public policé et agrémenté d'espaces verts. L'enquête sur la Seine décale l'avènement des préceptes de cette ville fluide et accommodante. Ce sont bien les hommes du XVIII^e siècle qui pensèrent cette refonte du territoire parisien, avant qu'Haussmann ne bénéficie d'importantes ressources techniques et administratives pour passer à l'acte et donner naissance au paysage parisien que nous connaissons. Ce Paris n'est pas sorti des cartons du Second Empire, et il s'agit de revisiter les temporalités des transformations de la cité grâce à des enquêtes localisées qui permettent d'échapper à la figure de l'homme providentiel.

Par ailleurs, l'interrogation sur l'évolution de l'importance de la Seine dans la ville ouvrait sur un questionnement dont les ressorts englobent toute la cité. C'était là une occasion rare d'emboîter les échelles pour instruire le dossier de la mutation urbaine que connaît la capitale à partir du XVIII^e siècle. Ainsi, la dilatation concentrique de l'espace parisien au fil de la construction des enceintes successives est aussi commandée par le mouvement de rejet des activités sur le fleuve. La colonisation de l'espace fluvial périurbain – les ports de Grenelle et d'Ivry, la construction des canaux autour du bassin de la Villette –, pour y installer les usages indésirables tels que les chantiers de bois, le stockage du charbon, la cuisson des tripes ou bien les bateaux à lessive, explique la dynamique économique de la capitale. Les marges parisiennes étaient des zones de relégation – des populations comme des activités. Ce phénomène d'expulsion a aussi été la cause de l'urbanisation progressive de la ville et il inscrit son histoire dans celle d'un espace plus vaste dont la mémoire fait souvent défaut, alors même que l'on élabore le Grand Paris. À présent, mes recherches sur Paris tiennent compte des spécificités de la capitale française tout en cherchant à restituer l'épaisseur sociale de la ville grâce à des enquêtes localisées et

11. Georges Eugène Haussmann (baron), *Mémoires*, éd. intégrale précédée d'une introd. générale par Françoise Choay et d'une introd. technique par Bernard Landau et Vincent Sainte Marie Gauthier, Paris, Seuil, 2000 [1890-1893].

circonscrites, conçues comme des cas d'étude¹². En cela, *La trace du fleuve* joue un rôle fondateur dans mon parcours de recherche en histoire urbaine.

Enfin, au moment où les Éditions de l'EHESS décident de remettre à la disposition du public ce livre, je voudrais rappeler la générosité et l'acuité de mon premier éditeur. Alain Dewerpe, avec qui je partageais de nombreuses convictions sur le rôle de l'historien dans la cité, avait eu l'intuition qu'un jour ce livre s'adresserait à un public plus large que notre communauté savante. C'est une forme d'hommage que je souhaiterais lui rendre aujourd'hui avec cette réédition de *La trace du fleuve*, ce titre augural et poétique qu'il avait imaginé.

12. I. Backouche, *Paris transformé. Le Marais 1900-1980: de l'îlot insalubre au secteur sauvegardé*, Paris, Créaphis (coll. « Lieux habités »), 2016.